



2. L'INTERPRÉTATION D'UN ÉVÉNEMENT dépend de la langue. Une personne japonaise décrit un événement accidentel de façon indirecte : « Le vase a été renversé » (a). Un Anglais en parle toujours de façon transitive : « Pierre a cassé le vase » (b). Ainsi, si l'Anglais se souvient toujours du responsable, le Japonais a tendance à l'oublier, peut-être parce qu'il ne le mentionne pas dans sa langue.

Qui plus est, selon leur langue maternelle, les enfants prennent conscience de leur genre, masculin ou féminin, à des stades de développement différents. En 1983, Alexander Guiora, de l'Université du Michigan à Ann Arbor, a comparé trois groupes d'enfants dont la langue maternelle était l'hébreu, l'anglais ou le finnois. L'hébreu souligne souvent le genre, car même le mot *tu* en a un (il diffère selon qu'il se réfère à un individu de sexe masculin ou féminin). Le finnois n'a pas de mot spécifique au genre (les pronoms *il* et *elle* n'existent pas) et l'anglais est intermédiaire. En conséquence, les enfants grandissant dans un environnement où l'on parle l'hébreu ont conscience de leur genre environ un an avant les petits Finlandais ; et les anglophones se situent entre les deux.

Voilà donc quelques résultats montrant que les différentes langues influent sur la cognition. Mais ces différences linguistiques créent-elles des différences de pensée, ou est-ce l'inverse ? Les deux sont vrais. Depuis environ dix ans, comme nous venons de le voir, plusieurs expériences ont établi que la langue que l'on parle change la façon de penser. Autres exemples : apprendre à des individus de nouveaux mots désignant des couleurs modifie leur capacité à distinguer les couleurs. Et enseigner à des personnes une

nouvelle façon de parler du temps leur confère une nouvelle conception du temps.

Par ailleurs, on peut aborder la question autrement, en travaillant avec des personnes bilingues. On a montré que les bilingues ne conçoivent pas le monde de la même façon selon la langue qu'ils emploient. En 2010, Oludamini Ogunnaike et ses collègues, de l'Université Harvard, et Shai Danziger et ses collègues, de l'Université Ben Gourion du Neguev en Israël, ont montré, indépendamment, qu'un bilingue n'apprécie pas les mêmes personnes selon la langue dans laquelle il est interrogé. Les chercheurs ont étudié les réactions de bilingues arabe-français au Maroc, de bilingues espagnol-anglais aux États-Unis et de bilingues arabe-hébreu en Israël. Ils ont testé les préjugés implicites des participants.

Qui de la langue ou de la pensée est arrivée en premier ?

Par exemple, ils ont demandé aux bilingues arabe-hébreu d'appuyer rapidement sur un bouton en réaction à des mots, sous diverses conditions. Dans un cas, si les sujets voyaient un nom juif comme *Yaïr* ou un trait de caractère positif tel *bon* ou *fort*, ils devaient appuyer sur la touche M ; s'ils voyaient un nom arabe comme *Ahmed* ou un trait de

caractère négatif comme *moyen* ou *faible*, ils appuyaient sur la touche X. Dans un autre cas, cette association était inversée : les noms juifs et les traits de caractères négatifs partageaient la même touche X, et les noms arabes et les traits de caractères positifs correspondaient à la touche M.

Les chercheurs ont mesuré la rapidité de réaction des participants dans chaque situation. En psychologie cognitive, on utilise cette tâche pour évaluer les préjugés involontaires ou automatiques, par exemple les traits de caractères positifs et les groupes ethniques souvent associés dans l'esprit des gens. Ainsi, les scientifiques ont montré que les préjugés dépendent de la langue dans laquelle ils interrogent les sujets. Par exemple, les bilingues arabe-hébreu ont des attitudes implicites plus positives envers les juifs quand ils sont testés en hébreu que lorsqu'ils sont interrogés en arabe.

En conséquence, la langue participe à différents aspects de la cognition. Le comportement des individus dépend de la langue qu'ils parlent, même quand ils réalisent une tâche simple, par exemple distinguer des couleurs, compter des points sur un écran ou s'orienter dans une pièce. En outre, nous avons montré que limiter la capacité d'un individu à accéder à ses facultés linguistiques – par exemple en lui donnant une tâche verbale contraignante à réaliser en même temps, tel dicter un article de journal – diminue ses capacités à accomplir ces tâches simples. En fait, la pensée serait un ensemble de mécanismes linguistiques et non linguistiques. Les domaines de la cognition humaine où la langue ne joue aucun rôle doivent sans doute être rares.

Une caractéristique importante de l'intelligence humaine est son « adaptabilité », c'est-à-dire sa capacité à inventer et à réarranger des concepts selon l'environnement. La grande diversité des langues dans le monde est une conséquence de cette adaptabilité. Chaque langue apporte sa « trousse à outils » cognitive et renferme la connaissance et la vision du monde développées au cours de plusieurs milliers d'années dans une culture. Elle contient une façon de percevoir le monde, de l'appréhender et de lui donner une signification, et représente un guide que les ancêtres ont développé et perfectionné. Les recherches sur la façon dont les langues parlées modèlent la pensée permettent aux scientifiques de découvrir comment l'homme crée la connaissance et construit la réalité. ■